

« Misery needs company »

Le travail social d'un commerçant mauritanien dans un quartier populaire noir de La Nouvelle-Orléans

mohamed, que ses clients surnomment « Mike », a 39 ans. Cela fait presque trois ans – nous sommes en 2010 – qu'il vit à La Nouvelle-Orléans, où il est propriétaire d'un « magasin du coin » (*corner store*) dans le quartier populaire noir de Central City. Né dans une famille de lettrés du Sud de la Mauritanie, licencié de science politique et diplômé de l'École nationale d'administration de Rabat, il a été directeur de production d'une entreprise de pêche au mullet puis « investisseur » à Nouakchott où il percevait un « salaire de ministre », avant d'immigrer aux États-Unis il y a dix ans dans le projet d'y faire fortune. Arrivé à Louisville dans le Kentucky, où est établie une petite communauté mauritanienne, il a d'abord travaillé comme chauffeur de taxi salarié tout en suivant des cours d'anglais dans un *community college* – il prépare depuis un MBA par correspondance. Marié à une assistante sociale noire américaine, il n'a pas hésité à s'éloigner d'elle en juin 2007 pour rejoindre son frère cadet, Aly, qui venait de prendre des parts dans une station-service à La Nouvelle-Orléans, où il lui proposait de devenir son associé.

Les opportunités étaient alors nombreuses dans cette ville longtemps

NICOLAS LARCHET
CSU-Crespaa, EHES

fermée sur elle-même, qui était devenue un laboratoire de « réformes » en tous genres et un cas d'école du processus de « destruction créatrice » au lendemain du passage de l'ouragan Katrina, le 29 août 2005 (« Tout est avant et après Katrina ici, c'est comme avant et après le Christ ! »). Désireux de s'établir à son compte, Mohamed a « tenté le coup » en rachetant le magasin au début de l'année 2008 à un commerçant palestinien, client de la station-service. C'est un petit commerce de détail alimentaire doublé d'une « cuisine » (*kitchen*), qui reçoit la visite de 150 à 200 clients par jour et réalise le plus gros de son chiffre d'affaires par la vente de tabac et de plats chauds à emporter, pour un panier moyen de 5 dollars : la *chicken platter* (« 5 ailes ou 5 cuisses avec des frites ou une salade ») ne coûte par exemple que 4,59 dollars avec une boisson offerte. L'affaire n'est guère rentable pour Mohamed, qui est ouvert dix heures par jour, sept jours sur sept, pour un résultat net d'environ 35 000 dollars, ce qui lui permet de se verser un salaire à peine supérieur

à celui de ses deux employées qui se relaient en cuisine, Neshia et Ashley (autour de 10 dollars de l'heure).

J'ai rencontré Mohamed au début de l'année 2010. Habitant à quelques blocks du magasin de l'autre côté de l'avenue St. Charles, qui sépare Central City du quartier « gentrifié » du Lower Garden District, j'ai d'abord fréquenté le magasin en tant que client, sympathisant avec Mohamed, avant d'oser lui demander si je pouvais revenir plus souvent pour réaliser une étude sociologique sur les interactions et la « culture » de sa clientèle. Se prêtant au jeu, Mohamed est devenu le principal informateur de mon enquête, me confiant des anecdotes sur les habitués du lieu qu'il appelle les « personnages » (*characters*) après que je lui eus offert un exemplaire du best-seller d'Elliot Liebow, *Tally's Corner*, une enquête ethnographique sur le quotidien d'un groupe de jeunes Noirs américains dans un quartier pauvre de Washington au début des années 1960¹.

Dans l'entretien qui suit, Mohamed revient sur son apprentissage difficile du métier et sur les relations d'entraide qu'il a su maintenir « dans les bons jours comme dans les mauvais jours » avec ses employées et les « personnages » du magasin. L'entretien nous renseigne sur le véritable travail social accompli par ces petits commerçants qui gèrent au quotidien la misère de leurs clients, en leur proposant de temps à autre des petits boulots, en acceptant les paiements en « bons alimentaires » (*foods-*

tamps) pour des plats préparés, en leur faisant des dons de nourriture ou en étant tout simplement à leur écoute. Mohamed compare d'ailleurs son rôle à celui d'un « thérapeute » (*counselor*) en réinterprétant un proverbe bien connu : « La misère a besoin de compagnie². » Il témoigne de l'ampleur des inégalités de classe et de race qui traversent la société américaine par cette remarque cinglante, à l'issue de sa lecture de *Tally's Corner* : « Tu sais, lire ce livre, c'était comme regarder un film pour la deuxième fois. J'ai appris quelques trucs, comme quand il va dans leurs maisons, parce que je ne connais pas grand-chose là-dessus – j'essaye de ne pas me mêler de ça. Mais pour le reste, entre les années 1960 et les années 2000, ça n'a pas vraiment changé. »

L'entretien, réalisé en anglais, a lieu un soir d'avril 2010 à la fin de la journée de travail de Mohamed. Celui-ci vient de conclure la vente du magasin quelques jours plus tôt à un fils de pêcheurs vietnamiens (il en a obtenu 70 000 dollars bien qu'il en demandait 25 000 de plus) dans le projet de retourner vivre en Mauritanie avec son épouse, où il espère travailler pour une grande entreprise d'État pour « 7 000 dollars par mois » grâce aux relations qu'il a gardées sur place, afin de rentabiliser son MBA et sa nouvelle nationalité américaine. Mohamed propose de m'emmener en voiture dans un restaurant oriental à la mode, dans un quartier résidentiel de classes moyennes blanches. Alors que je m'installe sur le siège passager de sa berline, je tombe sur un magazine populaire consacré au

1. Elliot Liebow, *Tally's Corner : A Study of Negro Streetcorner Men*, Boston, Little, Brown and Company, 1967 (traduction et préface de Célia Bense Ferreira Alves, *Tally's Corner. Les Noirs du coin de la rue*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010).

2. « Misery needs company », plus connu sous la forme « Misery loves company » dans un sens proche de « Peine partagée est à moitié soulagée. »

classement des plus grandes fortunes américaines. Venu aux États-Unis avec des rêves de réussite, Mohamed me confie une fois l'enregistrement terminé ne pas avoir gagné beaucoup d'argent avec le magasin mais que cette expérience a tout de même « valu le coup » car elle lui a permis de faire connaissance avec les gens du « quartier » (*hood*), auprès desquels il a « beaucoup appris ». Nous sommes installés en terrasse dans la torpeur du printemps subtropical, que seul vient troubler le passage de quelques véhicules. L'entretien commence autour d'un thé – Mohamed a insisté pour payer mon repas.

Mohamed : Quand je suis arrivé dans le magasin, quand je suis arrivé ici... L'idée que je me faisais, c'est que je venais en tant qu'investisseur, investir dans un établissement et essayer de le faire mieux marcher, pour moi-même et pour la communauté... Jusqu'à ce que je découvre que je n'étais qu'un étranger [*stranger*] qui essayait d'acheter un accès au quartier, pour me faire accepter comme un invité [*guest*]. J'ai compris ça très rapidement et j'ai commencé à m'ajuster, à devenir plus humble, à essayer de faire en sorte que les gens m'aident comme [si j'étais] une partie d'eux-mêmes. Je ne les traitais pas tant comme des clients que comme des gens avec qui je faisais des affaires.

Ils ont dû t'accepter comme un invité ?

J'ai dû faire mes preuves, me montrer digne [*worthy*] de leur accueil. J'ai travaillé autant que j'ai pu pour le leur prouver. [...]

Tu m'as dit que quand ils venaient au magasin au début, les gens voulaient que tu vendes de l'alcool ?

Les gens aiment faire leurs courses en une seule fois, ils veulent avoir tout au même endroit et tu peux perdre des clients s'ils vont voir quelqu'un d'autre. Ils doivent aimer ta nourriture, tes produits, ou ta personnalité. Ils détestent avoir un truc qui vient de chez toi, un truc qui vient de chez quelqu'un d'autre... Et comme on ne pouvait pas assurer ça [la vente d'alcool], on a juste utilisé au mieux ce qu'on avait pour prouver qu'on méritait leur visite.

Très bien. Et à propos des bons alimentaires³ et du Wic⁴ ?

C'est un poste de dépense très important dans une communauté pauvre comme celle-là, parce que les bons alimentaires représentent parfois 50 % de nos ventes journalières, parfois 30 %, d'autres fois 25 %. Des gens qui font de petites transactions, un dollar de nourriture, ou même cent dollars, ils viennent te voir et s'attendent à ce que tu utilises leur carte. Et parfois c'est leur seul moyen de paiement. Si tu ne les prends pas, si tu n'acceptes pas les bons alimentaires, tu perds beaucoup d'argent.

Tu n'avais pas de [terminal de paiement en bons alimentaires]au début ?

Je l'ai eu au nom d'une autre société, j'ai dû faire une demande. Après une inspection je l'ai obtenu et j'ai aussi été admis dans le programme Wic.

3. Renommé *Supplemental Nutrition Assistance Program* (Snap) en 2008, le *Food Stamp Program* est le principal programme d'aide sociale américain. Ses prestations se présentent sous la forme de bons échangeables dans des commerces agréés contre des aliments non préparés, à l'exclusion de boissons alcoolisées. Les anciens bons en papier ont été remplacés par une carte de paiement électronique à la fin des années 1990. Près d'un Américain sur sept et d'un néo-orléanais sur quatre en bénéficiaient en 2010, pour un montant moyen de 130 dollars par mois en Louisiane.

4. Le *Special Supplemental Nutrition Program for Women, Infants and Children* (Wic) est un programme d'aide sociale réservé aux femmes enceintes ou élevant des enfants de moins de cinq ans, qui reçoivent des bons échangeables dans des commerces agréés contre une liste d'aliments « nutritifs » (comme des fruits et légumes, du pain complet, du beurre de cacahuète et des haricots secs en Louisiane en 2011).

En quoi consiste l'inspection ?

L'inspection, c'est juste pour s'assurer que tu as des produits alimentaires de base comme du fromage, du lait, de la viande, du poulet, des œufs, du pain, des sodas, de l'eau... Pour s'assurer que tu as ces produits parce que certaines personnes ne sont pas qualifiées, ils vendent juste de l'alcool ou des cigarettes.

Les wicards [Wic people] ont des chèques et viennent te voir avec une liste de produits ?

Exactement. Les *wicards* ont ce qu'ils appellent un bon [*voucher*], qui est une espèce de chèque. Les produits sont nommés sur le chèque – le bon – ils te disent exactement lesquels acheter et envoient chaque mois une liste de prix au département [de l'État] en charge du Wic, pour qu'ils mettent à jour les prix du mois, et en fonction de la variation ou de la fluctuation des prix, tu dois les tenir à jour. [...]

Et à propos de tes employées, Neshia et Ashley, comment les as-tu rencontrées ?

Neshia travaillait déjà ici quand je suis arrivé. Deux dames [*ladies*] travaillaient ici, et l'une d'elles était une vieille dame avec des problèmes de mobilité. Elles fumaient toutes les deux et parlaient fort toutes les deux. Donc j'ai dû faire un choix. J'ai laissé la plus vieille partir, pour diminuer le coût de la main-d'œuvre, et j'ai négocié à la baisse le salaire de Neshia. Elle a accepté de baisser son salaire de 100 dollars par semaine, je lui ai dit que je ne pouvais pas faire mieux. À l'époque c'était 300

ou 350 dollars par semaine. On a continué, dans les bons jours comme dans les mauvais jours, dans l'ensemble on a tenu bon. Elle est très utile à l'établissement, elle a une bonne personnalité et nous amène de nombreux clients. Elle est allée à l'école avec beaucoup d'entre eux, elle est très impliquée socialement, elle va aux *second lines*⁵ et à l'église. Certains clients ont leurs enfants dans la même école ou dans la même fanfare [que son fils], donc le fait qu'elle soit impliquée, très impliquée socialement, ça nous amène beaucoup de gens bien. On lui a été d'un grand service et elle nous a définitivement été d'un grand service.

Et Ashley ?

Ashley est une voisine, elle habite à un block d'ici. Elle est venue un soir pour m'aider à ranger de la marchandise, parce que je venais d'avoir un accident de voiture, donc je ne pouvais pas faire trop d'efforts physiques. Elle m'a alors raconté son histoire, qu'elle avait deux enfants à charge sans le soutien du père, qu'elle vivait chez sa mère et tout. Donc je lui ai donné quelques heures de travail pour faire vivre sa famille. Et c'était une bonne chose. Elle nous apporte son aide et on essaye de l'aider en toute circonstance.

Et à propos des « personnages » [characters] ?

Les personnages ? Tu es l'un d'entre eux ! Les personnages, mec, parle-moi des personnages...

5. Des cortèges menés par une fanfare (*first line*) auxquels se joignent des habitants sur leur passage, notamment à l'occasion de jazz funerals.

Peut-être qu'avant d'examiner chaque cas individuel, tu pourrais me définir les différents groupes de gens qui fréquentent le magasin ?

On a... Comment ils les appellent, des gens ordinaires [*regular people*], des pères et des mères qui vont travailler, se réveillent à l'heure, travaillent de jour ou de nuit. Des gens ordinaires avec des manières décentes et une éthique du travail. Et on a des gens qui ne travaillent pas du tout, la dernière fois qu'ils ont travaillé c'était il y a dix ou quinze ans. On a des gens qui ont des problèmes mentaux. Des anciens sans-abri [*ex-homeless*]. Des gens qui ont des problèmes avec la prostitution, l'alcool ou d'autres choses. Et on a juste les chômeurs [*jobless*] qui ne croient pas dans le système et dans le fait de travailler dur, et qui pensent que la société les a laissés tomber. Des gens qui traînent, qui ne font rien... qui regardent juste [ce qui se passe]. C'est en gros les principales catégories...

Et à propos des appartements ?

Les appartements de l'autre côté de la rue ? Ils appartiennent à un entrepreneur qui était un pauvre gars [*poor guy*] au moment de Katrina, en train de prolonger le prêt de sa maison. Il a vu cet endroit et l'a aimé. Il a obtenu un prolongement de son prêt, est allé à la banque et ils lui ont donné ce plan [inaudible]. Il a acheté les lieux, vingt appartements, qu'il a rénovés et qui lui rapportent beaucoup maintenant. Le manque d'appartements, c'était quelque chose à l'époque. L'association caritative catholique du coin paye le loyer des appartements. [...] Unity c'est son nom, elle a reçu cette année

plus de... Je crois qu'ils ont reçu une subvention de dix millions de dollars. Ils reçoivent des bons [vouchers] de la *Housing Authority*⁶, pour aider les sans-abri. Donc ils payent pour la plupart de ces gens comme Calvin et les autres.

Et Troy aussi ? Je ne suis pas sûr mais...

Troy vit chez sa mère. Il a toujours vécu chez sa mère depuis qu'il a eu des problèmes avec... Des problèmes avec la loi à plusieurs reprises. Il est en conditionnelle. Il vit chez sa mère, qui essaye de garder un œil sur lui. [...]

Et Calvin ?

Calvin est un mec cool. C'est un gros travailleur [*hard working man*]. Enfin, il l'a été. Je ne sais pas pourquoi il vit de l'autre côté de la rue avec un bon [de logement]. Tu me diras qu'il a probablement un passé de sans-abri ou quelque chose comme ça, mais c'est un mec bien, très tranquille. Il travaillait jusqu'à ce que quelque chose arrive, il a fait un passage en prison et a perdu son boulot. Il essayait de retrouver du travail pendant les six derniers mois et a finalement trouvé un boulot de plongeur au restaurant Zea, sur l'avenue St. Charles. Il est très content maintenant.

Et Norman ?

Norman est l'un des personnages les plus intéressants. Norman a des diplômes universitaires. Norman réfléchit beaucoup, parle de tout, fait des prévisions sur la météo, les ouragans, la religion, Armageddon, la poli-

tique... Il a prophétisé qu'Obama allait être assassiné. Il a dit qu'après [l'ouragan] Gustav⁷ on aurait un ouragan de nom féminin parce que la femme suit toujours l'homme. Il dit qu'il aime les musulmans parce qu'ils s'inclinent pour prier, ils prient de la manière la plus proche de la voie de Dieu. Il dit qu'ils sont ceux qui se rapprochent le plus des vrais gens [*real people*]. Mais il dit aussi qu'il n'aime pas la manière dont ils se désignent en tant que religion. Il dit qu'ils devraient s'appeler seulement les « gens de Dieu » [*people of God*] parce que la religion est quelque chose d'inférieur à la voie de Dieu. Il a une opinion très arrêtée là-dessus... Il peut être très irritant parfois, quand il a pris trop de drogue ou d'alcool. Quand il est défoncé, il peut semer la confusion dans le magasin, en disant aux gens des trucs qu'il ne devrait pas leur dire et en se comportant mal.

Et Marquis ?

Ah, Marquis... Marquis est un bon personnage. Si j'ai bien compris, il est... On peut dire sans trop s'avancer qu'il est attardé [*retarded*]. Je ne sais pas quel type de retard mental il a, quel est le terme approprié, mais... Marquis était la première et la dernière personne que je voyais. Il venait dès que je coupais l'alarme et entrait [dans le magasin] quand j'allumais les lumières. « Marquis, qu'est-ce que tu veux ? », il me disait : « Je passe juste te dire salut ». Parfois à 6h45 ou à 7 heures du matin. Je lui disais : « Salut Marquis, tu peux rentrer chez toi maintenant. Tu restes assis ici pour me dire salut ?

6. Le bailleur social de la ville.

7. Un ouragan qui avait atteint les côtes de Louisiane le 1er septembre 2008.

T'as rien d'autre à faire ? Rentre chez toi ! ». Parce les heures d'ouverture et de fermeture sont toujours les plus chargées et les plus nerveuses pour les commerçants. Il faut mettre les choses en place, les ranger, regarder autour de soi pour s'assurer d'être en sécurité quand on part...

Avec la recette de la journée...

Tous les trucs de ce genre. Donc je ne passais pas toujours de bons moments quand il me rendait visite... Mais il est très tranquille. Troy venait exactement à l'heure de la fermeture parce que je lui donnais des restes de poulet, et c'est... Ce n'était pas le bon moment et certains jours j'étais très en colère contre lui. Il a un passé de criminel. Il a fait des braquages de distributeurs automatiques, des choses comme ça. Je lui ai dit : « Quand tu viens ici, je pourrais appeler la police ou devenir méchant ». J'ai dû en venir là pour qu'il me fiche la paix. « Si tu viens me voir au moment où je ferme, c'est seulement pour acheter quelque chose. Si tu passes juste me voir pour dire salut ou pour voir si j'ai du poulet... ». J'ai arrêté de lui donner du poulet. J'emportais les restes aux foyers [pour sans-abri] à la place. Parce qu'à force de donner à des gens comme lui, ça peut être malsain, ça peut être dangereux. Il pourrait bien être la mauvaise personne au mauvais moment [...]

Et cette dame blanche qui achète toujours deux bouteilles de coca ?

Cette dame a longtemps vécu au foyer pour femmes [sans-abri] du coin, c'est une dame très gentille. À deux reprises elle est venue avec un gros paquet

d'argent, qui venait de sa paie de la sécurité sociale⁸, et l'a donné aux sans-abri, le plus gros aux autres femmes [du foyer] et une partie à des gens du quartier qui essayaient de profiter d'elle. Elle est très attentionnée. Elle m'a appelé un jour : « Mike, je t'aime tellement, je veux te donner mille dollars ! ». Je lui ai dit : « Non, non. Je travaille dur pour ne rien devoir à personne. Reprends tes mille dollars ! ». Je lui ai dit : « Je peux les garder pour toi, pour les jours difficiles, mais je ne ferai pas ça... ». Elle m'a dit : « Mike, tu m'as beaucoup aidé, tu peux les avoir ». Elle était très sincère. Je crois qu'elle m'a dit ce jour-là qu'elle avait reçu 5 800 dollars. Et elle gagnait 1800 ou 1 600 dollars par mois de toute façon. Une dame très gentille. Je crois qu'elle avait un problème de toxicomanie, elle est en train de s'en remettre, mais elle a développé une addiction au coca à la place !

Et cette vieille dame de 93 ans, l'infirmière ?

Cette dame de 93 ans est un personnage très intéressant. Elle est très charismatique. D'un côté elle est très indépendante et veut tout faire par elle-même, d'un autre côté c'est une dame de 93 ans avec des problèmes de mémoire, elle pense tout le temps qu'on veut la tromper et que les prix sont trop élevés. Elle me parle du temps où le pain ne coûtait que dix cents. Mais elle est très gentille et me dit toujours : « Je vais prier pour toi. » J'étais choqué quand elle m'a dit qu'elle travaillait encore pour s'occuper de personnes âgées.

8. Un programme fédéral qui englobe l'assurance chômage, l'assurance maladie et le minimum vieillesse.

Quel âge doit-on avoir pour s'occuper de personnes âgées ? J'ai entendu récemment – elle est venue au magasin il y a deux jours – j'ai entendu que sa fille l'a convaincue de retourner vivre avec elle maintenant. Elle voulait être indépendante, mais son médecin et le prêtre de son église l'ont appelée pour lui dire qu'elle devait déménager, donc elle est prête à le faire.

Et je me demandais à propos de ce gars – je ne me souviens plus de son nom – qui portait un maillot de Zidane ?

Oui, le grand gars. Il habite à côté, il s'est présenté comme un sous-traitant [*contractor*], un courtier en prêts hypothécaires [*mortgage broker*], il m'a dit un jour qu'il a acheté seize maisons [...] pour plusieurs millions de dollars, mais il les a perdues quand la banque les a saisies [*foreclosure*]. Je ne sais pas si on peut croire ce qu'il dit, mais à en juger par son allure sophistiquée, ça pourrait bien être vrai. Il a un frère qui travaille comme artiste, il imprime des T-shirts. Il m'a vendu des T-shirts des Saints et du *Super Bowl*⁹. Ils achetaient des T-shirts au prix de gros, les imprimaient, y ajoutaient de la valeur, et les revendaient. Il m'a dit récemment que le Seigneur l'a appelé pour méditer et... Juste pour écouter. Je lui ai dit : « Qu'est-ce que tu fais maintenant ? », il m'a dit : « J'écoute le Seigneur ». Ça fait trois mois qu'il écoute le Seigneur. Quel type de conversation ils ont tous les deux, ça j'en sais rien !

9. La franchise des Saints de La Nouvelle-Orléans avait remporté la 44^e finale du championnat de football américain (*Super Bowl*) pour la première fois de son histoire le 7 février 2010.

Il y avait aussi ce gars qui est obsédé par les sacs en papier kraft ?

Oui, il a un trouble [obsessionnel] compulsif. Ce gars a été récemment accepté dans les appartements, il habitait avant sous le pont de Claiborne¹⁰. Donc il a réintégré récemment la société après quatre ou cinq années de négligence. Il va de mieux en mieux. Il vient tous les jours et j'essaie de comprendre son obsession pour les sacs en papier kraft. Je lui en donnais juste pour qu'il s'en aille et que je puisse m'occuper des autres clients. Mais parfois je le punissais parce qu'il en demandait trop. Je me suis rendu compte que c'était une maladie, donc je ne me sens pas obligé de les lui donner parce qu'il n'en fait probablement pas grand-chose. Parfois il a de l'argent et veut en acheter. Quelqu'un m'a dit qu'il les utilisait comme papier à cigarettes, mais si j'ai bien compris il est juste obsédé par ces sacs, je ne peux pas vraiment dire pourquoi !

Et cette dame qui travaille pour les services sociaux. Je ne me souviens plus de son nom mais elle a un problème de peau...

Oui, oui. C'est une dame très forte. Elle venait pour aider un gars du complexe d'appartements qui était à moitié aveugle, elle lui faisait ses courses. Elle est mi-féministe, mi-religieuse, très indépendante et déterminée. Je l'admire vraiment pour ce qu'elle a fait pour ce gars, elle lui a prêté de l'argent, l'a aidé à s'en sortir, impressionnant. Elle l'a aidé

10. Une référence à la portion d'autoroute surélevée de l'avenue Claiborne, sous laquelle vivaient de nombreux sans-abri au lendemain de Katrina avant d'être délogés à l'été 2008.

à aller chez le médecin pour plusieurs opérations, jusqu'à ce qu'il puisse y aller tout seul. Ça vaut peut-être mieux qu'il reste aveugle, parce qu'il ne faisait pas grand-chose [quand il était aveugle]. Il a commencé à devenir accro maintenant, donc ça vaut peut-être mieux qu'il reste aveugle. [...]

Est-ce que tu connais certains bénévoles des United Saints ?

Oui, je les connais. Je m'entends bien avec leur chef, qui s'appelle Gerald. Un jeune homme du Minnesota, un grand rêveur, il est arrivé ici après Katrina pour faire du bénévolat et avec l'aide de l'église, qui lui a laissé utiliser un petit immeuble pour [héberger des] sans-abri, il a créé son ONG. Maintenant il travaille avec *Volunteers of America* et d'autres grosses organisations, ils viennent ici de temps en temps, à peu près 200 bénévoles en tout. Ils font un boulot fantastique, ils rénovent des maisons pour aider les voisins. Ils nous considèrent comme leur magasin officiel, ils ont même nos dépliants [*flyers*] chez eux. Dès qu'ils arrivent ici ils entendent parler du [magasin], on leur est recommandé parce qu'on a de la nourriture de qualité, et aussi parce qu'on n'a pas d'alcool, les autres magasins qui ont de l'alcool ont des fusillades tout le temps, ils n'y sont pas en sécurité. [...]

Et à propos des gosses [kids] qui viennent après l'école ?

Ces gosses ont de mauvais profs de maths. Qu'ils aillent au diable ! Le système scolaire les a définitivement laissé tomber, c'est très mauvais – à cause des parents ou du système

scolaire. Les gosses viennent te voir et ils te demandent : « C'est combien ? », « 50 cents », et ils disent : « Je suis désolé je n'ai pas 50 cents, j'ai que 5 dollars ». Ils ont vraiment de sérieux problèmes. Les gosses... Il faut que quelqu'un leur dise !

Est-ce que tu as des problèmes de vol à l'étalage avec...

Le vol à l'étalage est très courant avec les gosses. Les quelques minutes où ils viennent sont les plus stressantes de la journée. Parce qu'ils peuvent dépenser 50 ou 80 dollars, mais à moins d'être très vigilant ils te volent le double de ça. Et ils replacent mal les trucs qu'ils ont pris dans les rayons. Ça peut être vraiment fatigant. ■